

Questions de communication

33 | 2018 Le genre des controverses

Sigolène couchot-schiex, coord., Le Genre

Paris, Éd. EPS, coll. Pour l'action, 2017, 128 pages

Natacha Lapeyroux



Édition électronique

URL: http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12913

DOI: 10.4000/questionsdecommunication.12913

ISSN: 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination: 366-368 ISBN: 978-2-8143-0519-9 ISSN: 1633-5961

Référence électronique

Natacha Lapeyroux, « Sigolène couchot-schiex, coord., *Le Genre », Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021. URL: http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12913; DOI: https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.12913

Tous droits réservés

leur liberté sans y être contraints par la force » (p.43). La formule de La Boétie n'est pas seulement d'actualité au niveau des problématiques du travail salarié (voire d'autres formes de travail). Il l'est aussi pour le quotidien des pratiques et des usages, de Facebook à Google : chacun participe par ses clicks et ses traces à la mise en place d'un nouveau modèle économique à l'échelle planétaire.

Convoguant Gabriel Tarde, Michel Foucault, Pierre Bourdieu, Martin Heidegger, Thorstein Veblen, Carl Jung et Karl Marx, cette partie relie le travail (« au sens de la pratique quotidienne d'une activité professionnelle » (p. 48) – pourauoi « auotidienne », peut-être pour faire référence aux aspects absents de l'ouvrage : les contrats, conventions, liens de subordination, l'emploi) aux problématiques identitaires, à l'existence sociale et enfin à l'aliénation au travail, au « statut professionnel ». Il s'agirait donc, et ce point rejoint les conclusions du texte précédent, d'aider les travailleurs à « s'affranchir », par des « nouvelles pratiques quotidiennes », sociales : voilà l'un des enieux de la réduction du temps de travail, une mesure qui pourrait, en augmentant le temps libre de chacun, modifier les processus d'identification et donc de « servitude volontaire », Mais est-ce si simple ?

En outre, Bernard Legros s'intéresse à la décroissance et élargit le champ du « travail » aux « tâches productives autonomes », des activités « aussi consubstantielles que le travail à notre condition humaine » (p. 60). Il s'agit de rejeter la « centralité » du travail (p. 66), travailler moins et développer le care, et mettre en œuvre une « période de transition » avec la décroissance : « moins produire » (p. 67), « moins consommer » (p. 68), « remplacer le couple producteur-usager par le rapport communautaire » (p. 81). Finalement, ce texte est peutêtre le plus intéressant de l'ouvrage, en particulier par ses références et sa dimension philosophique, notamment sur la science et la technique (pp. 72-74), et l'explication de « pistes de sortie » : vers un « humanisme biocentré » (p. 74), un « autre rapport au temps » (p. 78), des « métiers plutôt que des emplois » (p. 80).

L'ouvrage se termine par un texte de Philippe Godard, « la pédagogie au travail » (p. 85), consacré aux systèmes éducatifs. « Une pédagogie de la liberté est possible » (p. 86) et pourrait mener au « déclic émancipateur » (p. 89). Pour cela, l'École doit rompre avec « l'idéologie du travail » et la promotion de « la nécessaire conformité des enfants au futur monde du travail » (p. 92). L'homme épiméthéen d'Ivan Illich apporte à l'auteur un élément essentiel pour esquisser une nouvelle configuration pédagogique. Mais

comment? En faisant « détester l'exploitation » aux enfants (p. 104), une ode donc à la liberté, mais *quid* alors de la « servitude volontaire » et des mécanismes d'identification exposés dans les chapitres précédents?

La conclusion de ce livre est sans surprise : les auteurs revendiquent d'avoir pensé « contre le travail » (p. 105), sans avoir d'illusion sur « l'effondrement définitif du productivisme ». En fin de compte, leur projet est d'espérer un monde « plus libre », des sociétés de « l'après-travail » animées par de « nouvelles formes de vie collective ».

Les thèses de cet ouvrage sont désormais bien partagées et discutées et l'intérêt des arguments défendus repose certainement plus dans les références mobilisées (mais incomplètes), que dans la nouveauté des thèses développées. De plus, il serait intéressant de confronter les idées avancées à celles d'autres auteurs. par exemple, John Rawls et Amartya Sen, ou encore Albert Hirschman et Zygmunt Bauman... On peut aussi se demander si le travail va vraiment manquer s'il s'agit d'une « fin » ou d'une transformation (Dominique Schnapper), si la centralité du travail peut réellement disparaître (Robert Castel et Jean-Paul Fitoussi), et si une nouvelle forme de régulation étatique peut provoquer une évolution positive? On peut aussi s'interroger sur les Nouvelles frontières du travail subordonné (Héloïse Petit, Nadine Thèvenot, dirs., Paris, Éd. La Découverte, 2006). En définitive, on a là un ouvrage bien écrit, qui aborde les thématiques de la transformation du travail salarié et des sociétés capitalistes de manière simple et pédagogique, et surtout dont le style et les références permettent facilement aux lecteurs de développer leurs propres approches critiques.

Gilles Rouet

Larequoi, université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, F-78280 gilles.rouet@uvsq.fr

Sigolène Couchot-Schiex, coord., Le Genre Paris, Éd. EPS, coll. Pour l'action, 2017, 128 pages

L'univers du sport est marqué par une reproduction des normes de genre, notamment dans le choix des pratiques sportives en fonction des sexes. Selon Catherine Louveau (Annick, Davisse, Catherine Louveau, 1998, Sport, école, société. La différence des sexes, Paris, Éd. L'Harmattan), les femmes s'investissent plus dans des disciplines dites « gracieuses » au détriment des sports « virils ». En 2016, la Fédération française d'équitation recensait 82,9 % de femmes licenciées contre 5,7 % de pratiquantes chez celle de football. Les

stéréotypes de genre qui faconnent les représentations et les engagements dans des pratiques sportives sont en premier lieu véhiculés à l'école pendant les cours d'éducation physique et sportive (EPS). Réalisé sous la direction Sigolène Couchot-Schiex, professeure agrégée d'EPS et maîtresse de conférences en sciences de l'éducation à l'université Paris-Est Créteil. Le Genre est un ouvrage collectif publié en 2017 aux éditions EPS. Composé de deux parties, ce manuel présente des outils conceptuels (partie 1) et des cas pratiques (partie 2) pour comprendre et agir sur les inégalités de traitement entre les filles et les garçons dans l'apprentissage scolaire des activités physiques sportives et artistiques (Apsa) et se donne pour ambition d'être « un outil de réflexion et d'action » (p. 9) à destination des enseignant·e·s et des professionnel·le·s de l'éducation physique et du sport. Dans une démarche pédagogique destinée à les faire se pencher sur cette problématique peu traitée, sont insérés dans chaque chapitre des encarts dans lesquels les auteures développent des concepts ou donnent des exemples de cas concrets. Des résumés sont proposés à la fin de chaque sous-partie de chapitre et des questions sont formulées à la fin des textes.

La première partie de l'ouvrage (chapitre 1 à 3), intitulée « savoirs », propose une synthèse des connaissances scientifiques produites dans les Gender Studies afin « de les appliquer à l'EPS, aux pratiques sportives et éducatives » (p. 9). Dans le chapitre I (pp. 11-28), Caroline Dayer dresse un panorama pluridisciplinaire des recherches menées sur les études de genre pour « comprendre comment le genre s'incarne dans la construction des normes corporelles et les processus de socialisation » (p. 11) et quelles en sont les conséquences dans le champ sportif. Ce chapitre revient sur les enjeux de pouvoir liés au sexe, au genre et à la sexualité qui traversent les domaines du sport et de l'EPS et sur leur articulation. En effet, des injonctions pèsent sur les hommes et les femmes dans le sport qui sont diffusés via les discours des enseignant·e·s, des familles et des médias (entre autres) qui vont valoriser les filles à partir d'un référentiel stéréotypé « elle joue comme un garçon » ou dévaloriser les garçons « il joue comme une fille » associant parfois une posture corporelle à un sexe, un genre ou une orientation sexuelle. Caroline Dayer préconise d'utiliser un langage plus inclusif, ne pas se caler sur un standard « masculin » de type viriliste, ni hétéronormatif. Dans le chapitre 2 (pp. 29-46), Sigolène Couchot-Schiex interroge le postulat selon leguel les corps seraient modelés uniquement par le biologique pour intégrer la question de la construction sociale. Les discours biopolitiques ont été au fondement des rapports de savoirs et de pouvoirs

visant à gouverner le corps des femmes dans le sport et ont contribué à forger le « mythe de la fragilité féminine » décrit par Nancy Theberge, La construction située historiquement, socialement et scientifiquement de la différence des sexes est aussi le critère qui justifie la bicatégorisation du sport et la hiérarchisation des pratiques (les hommes sont jugés plus performants que les femmes) selon le principe de la « valence de la différence des sexes » conceptualisé par Françoise Héritier, Or, « la matérialité du corps est le lieu d'interaction entre le social et le biologique » (p. 37), les processus de socialisation des enfants sont modelés par des « modèles » et des « allants-de-soi » qui ont aussi une incidence sur les comportements et les choix sportifs. Comme l'a souligné Collette Guillaumin, les femmes font dans l'enfance l'apprentissage de l'évitement, alors que les hommes apprennent à se bousculer, à s'empoigner, à se confronter, ce qui participe à modeler les techniques du corps et va avoir un impact dans les comportements sportifs. Néanmoins, comme le remarque Sigolène Couchot-Schiex certaines femmes entraînées peuvent dépasser la puissance musculaire des hommes sédentaires et sans doute celles de certains sportifs. Si les enseignant·e·s doivent favoriser l'égalité dans les apprentissages et participer à une « fabrication sociale » des corps plus égalitaire, Sigolène Couchot-Schiex (chapitre 3, pp. 47-64) pointe cependant que les inégalités liées au sexe et au genre se forment principalement dans l'espace scolaire, notamment à travers les pratiques didactiques des enseignant·e·s qui ont eux-mêmes appris « à se comporter comme des femmes ou des hommes, à penser le monde et ses relations aux savoirs, aux objets et aux autres à partir de ces repères sexués » (p. 49). Selon Sigolène Couchot-Schiex, les enseignant·e·s reproduisent le système sexe/genre dans leurs discours en qualifiant les garçons de « battants », « dynamiques », « joyeux »; alors que les filles sont décrites comme étant « plus appliquées », « elles s'écoutent trop », « elles sont molles ». Si les filles et les garçons n'ont pas les mêmes aptitudes en EPS c'est aussi en raison d'expériences différenciées : les enfants apprennent à avoir une présentation de soi en conformité avec les normes sociales et les comportements des filles sont perçus comme étant de moindres qualités. Ainsi l'auteure invite-t-elle les enseignant·e·s à prendre en considération à fois les adaptations motrices des élèves, leur ressenti individuel par rapport à la symbolique de la situation, à concevoir des activités dans lesquelles filles et garçons puissent accéder aux mêmes apprentissages et les incite à accompagner l'ensemble d'une « réflexion sur l'action dans les interactions sociales » (p. 62).

La deuxième partie de l'ouvrage (chapitre 4 à 6) propose une analyse des apprentissages physiques au prisme du genre à partir d'observations de terrain des pratiques d'enseignement de l'EPS dans le secondaire et le second degré. Dans le chapitre 4 (pp. 65-80), Céline Delcroix et Gaël Pasquier recensent les stratégies didactiques utilisées à l'école en EPS pour assurer l'égalité des sexes et se demandent dans quelle mesure ces actions sont détachées des représentations traditionnelles stéréotypées (faut-il choisir des activités physiques les plus neutres du point de vue des représentations genrées ? Ou des sports connotés « masculins » ou « féminins » afin de déconstruire les stéréotypes ? Faut-il séparer les garcons et les filles ? etc.). Selon Céline Delcroix et Gaël Pasquier, tendre vers l'égalité est un travail au long cours qui nécessite que « les représentations des élèves et des enseignants doivent être en permanence questionnées » (p. 79) afin de ne pas céder à des attentes et des pratiques différenciées en termes d'apprentissage entre les garcons et les filles en EPS. La question de la nonmixité des enseignements est traitée dans le chapitre 5 (pp. 81-98) par Antoine Bréau et Vanessa Lentillon-Kaestner à partir d'une enquête de terrain menée dans un collège suisse. La séparation entre les filles et les garçons dans les apprentissages est envisagée dans certains pays comme une réponse à la domination masculine et un moyen d'éviter la reproduction des normes de genre qui seraient « amplifiées en contexte mixte » (p. 81), Cependant, l'enquête d'Antoine Bréau et Vanessa Lentillon-Kaestner révèle que les activités et les modalités d'engagements sont différenciées entre les sexes : les filles pratiquent une EPS plus « récréative » ou de « détente » par opposition à la pratique des garçons qui serait plus « sérieuse », plus « compétitive » et centrée sur la performance. Les stéréotypes de genre sont donc toujours présents et la hiérarchie entre les sexes est maintenue. Les garçons vont dévaluer les activités physiques des filles « elles font des trucs moins durs » (p. 84) et repousser les activités artistiques jugées « féminines » : « Ce n'est pas un truc pour nous » (p. 92). De plus, une division s'effectue de manière marquée au sein même du groupe des garçons en contexte non-mixte - entre « les compétiteurs » et « les non-sportifs ». Antoine Bréau et Vanessa Lentillon-Kaestner envisagent que pour tendre vers l'égalité il faut proposer aux élèves un travail coopératif plutôt que compétitif, s'accompagnant « d'une mise en mots » visant à interroger et à déconstruire les stéréotypes de genre. Enfin, les corps des filles et des garçons étant modelés par des expériences motrices différenciées et dépendantes des stéréotypes de genre, Sigolène Couchot-Scheix et Michelle Coltice (chapitre 6, pp. 99-114) proposent d'imaginer des pratiques

d'enseignement qui s'appuient sur une double lecture individualisée des corps sexués : une lecture objective et descriptive de la gestuelle et de la posture et une seconde lecture subjective et interprétative qui mettrait en relation le social et le symbolique avec l'activité motrice afin de prendre en compte la dimension sociale du genrage des activités sportives.

L'ensemble des contributeur trice s de l'ouvrage s'accordent sur un point : la reproduction des inégalités dans l'apprentissage des Apsa passe par des expériences sociales différenciées en fonction des normes de genre traditionnelles et de discours performatifs stéréotypés et/ ou sexistes (les filles sont fragiles, les garcons sont forts, etc.). Ces discours sont tenus à la fois par les élèves, mais aussi par les enseignant·e·s qui « ont été soumis antérieurement aux normes de genre » (p. 64). Ces normes sociales binaires, naturalisantes, essentialisantes et hétéronormatives relatives aux identités sexuelles et au genre sont véhiculées par des technologies de genre telles que conceptualisées par Teresa de Lauretis: l'école, la famille, les médias, etc. On peut reprocher à l'ouvrage de faire quelques raccourcis, notamment lorsqu'il donne une lecture – à notre sens erronée – d'un spot publicitaire télévisé visant à promouvoir les serviettes hygiéniques de la marque Always, Dans celui-ci, des adultes et des enfants qui sont invités à courir, à se battre et à lancer « comme une fille », miment – hormis le groupe des filles les plus jeunes – des mouvements constituant des clichés sur la motricité « féminine ». Les auteure s interprètent que le spot montrerait que les stéréotypes de genre auraient déià été incorporés par les adultes et les garcons non par les jeunes filles, alors que nous avons affaire ici à une construction médiatique qui vise à les déconstruire et à les dénoncer. Pour autant, nous partageons l'idée qu'analyser les représentations culturelles du sport données à voir dans les films, les livres, la presse, la télévision, etc., permet d'effectuer un état des lieux des stéréotypes de genre mais aussi des représentations plus progressistes façonnant nos imaginaires sociaux. Un dialogue entre les spécialistes du genre, du sport et des médias, issus des sciences et techniques des activités physiques et sportives (Staps) et des sciences de l'information et de la communication pourrait être pertinent pour traiter ces questions, comme ce fut le cas pour l'ouvrage Gender Testing in Sport. Ethics, Cases and Controversies (Sandy Montañola, Aurélie Olivesi, dirs, Londres, Routledge, 2016) qui traite de la controverse autour de l'athlète intersexuée Caster Semenya.

Natacha Lapeyroux

Irmeccen, université Paris 3 Sorbonne nouvelle, F-75005/Crem, université de Lorraine, F-54000 natacha.lapeyroux@sorbonne-nouvelle.fr